

La jeune fille avait repris son assurance, remettant au soir le soin de relire et de commenter la lettre de l'Indien.

Sir William King, Xavier Cherrier, sa femme et un vieux parent de M. de Repentigny attendaient déjà, sans cérémonie, dans la salle à manger.

—Eh bien, notre Antinoüs sauvage ne vient donc pas ? questionna Cherrier.

—Je ne sais, mais ce n'est pas probable, répondit Léonie d'un ton quelque peu hypocrite.

Le repas fut assez triste, sir William et Cherrier n'ouvraient la bouche que pour s'adresser des épi-grammes trop peu voilées.

Comme on causait politique au dessert, le parent de M. de Repentigny dit, en branlant la tête :

—Ça ne fait rien, le parti anglais a reçu aujourd'hui une fière blessure !

—Ah ! riposta, sir William, en décochant un regard ironique à Cherrier, si nous devons compter toutes celles que nous avons faites aux Canadiens-Français, nous ne trouverions pas assez de chiffres dans la table de multiplication. Demandez plutôt à monsieur !

Xavier se mordit les lèvres pour ne pas éclater. Mais il sut se contenir, se leva de table et remonta avec sa femme dans leur appartement.

Le vieux monsieur sortit aussi pour aller faire un tour de promenade.

L'officier, s'approchant alors de Léonie, lui prit la main comme s'il voulait la porter à ses lèvres.

La jeune fille recula d'un pas, en retirant sa main.

—Sir William, dit-elle gravement ; vous vous êtes battu avec mon cousin ; ne niez pas... ; j'en suis sûre ; je ne saurais aimer l'homme qui a versé le sang de l'un des miens. Ainsi donc tout est rompu entre nous. N'essayez point de me fléchir, vous perdriez votre temps. Mais je ne manquerai point pour cela aux devoirs de l'hospitalité ; vous pouvez rester ici tant qu'il vous plaira ; je vous engage même à ne pas quitter la maison aujourd'hui. On m'a prévenue que vos jours seraient en danger, si vous mettiez le pied dehors.

Laissant le jeune homme bouleversé par ces paroles, Léonie de Repentigny, regagna sa chambre à coucher.

CHAPITRE XVI.

Filles de l'enthousiasme, les révolutions populaires ont la même durée que cette fièvre de l'esprit.

Si, après l'assemblée de Saint-Charles, les patriotes canadiens se fussent instantanément portés sur Montréal, il est vraisemblable que la métropole serait

tombée en leur pouvoir, et qui peut dire qu'alors ils n'auraient pas été maîtres de la province !

Mais si Neilson et plusieurs autres étaient décidés à profiter de l'ardeur de leurs partisans, Papineau, chef réel du mouvement, balançait. Il paralysa par sa tiédeur tous ces braves qui ne demandaient qu'à voler au combat. Ne se croyait-il pas assez bien préparé, n'osait-il encore assumer la haute responsabilité qui incombe aux meneurs d'une insurrection ? ce n'est pas à nous de répondre. Nous sommes trop près encore de ces tristes événements. Leur appréciation appartient à la postérité (1).

Cependant, le lien entre l'exécutif et les Canadiens était brisé. Le renouer par des moyens pacifiques n'était plus au pouvoir de personne.

• A Montréal, et dans les comtés limitrophes, on arma ouvertement.

Des bandes hostiles sillonnèrent le pays.

Les occupations ordinaires de la ville et des champs furent abandonnées. Chacun prit fait et cause pour un parti ou pour un autre. La guerre civile alluma ses torches.

« Le 7 novembre, les Fils de la liberté et les Constitutionnels ou les membres du Club Doric, comme les nommèrent les Anglais, en vinrent aux mains, avec des succès divers. La maison de M. Papineau et celle du docteur Robertson et autres furent attaquées et les presses du *Vindicator* saccagées. On appela les troupes sous les armes : elles paradèrent dans les rues avec de l'artillerie. »

L'autorité mit sur pied toutes les forces militaires, et inonda la campagne de détachements chargés de faire exécuter les nombreux mandats d'arrestation lancés contre les fauteurs de la Confédération des six comtés.

Depuis l'assemblée, Papineau, Neilson et leurs principaux partisans étaient restés dans le comté de Richelieu.

Entourés d'une foule d'hommes dévoués, ils s'y disposaient à la résistance, commettant cette grande

(1) Dans la deuxième édition de l'*Histoire* de M. Garneau, on trouve la note suivante :

« Le docteur O'Callaghan m'écrivait d'Albany, le 19 juillet 1852 : Si vous devez blâmer le mouvement, blâmez ceux qui l'ont provoqué et qui doivent en répondre devant l'histoire. Quant à nous, mon ami, nous fûmes les victimes, non les conspirateurs ; et, fusé-je sur mon lit de mort, je ne pourrais que déclarer, en présence du ciel, que je n'avais pas plus l'idée d'un mouvement de résistance quand je quittai Montréal et me rendis à la rivière Richelieu avec M. Papineau, que je ne songe maintenant à être évêque de Québec. Je vous dirai aussi que M. Papineau et moi, nous nous cachâmes dans une ferme de la paroisse Saint-Marc, de peur que notre présence n'alarmât le pays, et ne servît de prétexte à la témérité !... Je voyais bien aussi que le pays n'était pas prêt. »

M. Garneau a publié cette note en anglais.